DE LA

PARALYSIE PELLAGREUSE,

PAR M. BAILLARGER.

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 14 DÉCEMBRE 1847.

La pellagre, étudiée déjà depuis plus d'un siècle par un grand nombre d'observateurs, est aujourd'hui généralement bien connue. On sait qu'elle règne surtout en Lombardie, dans quelques parties de l'Espagne et du midi de la France (1); qu'elle sévit presque exclusivement dans les campagnes et sur les paysans les plus pauvres; on sait aussi que, très légère en apparence à son début, elle ne tarde pas le plus souvent à se compliquer des symptômes les plus graves. A l'érythème des mains, qui parfois fixe à peine l'attention des malades, succèdent bientôt des diarrhées opiniâtres, amenant peu à peu un amaigrissement extrême; puis les membres s'infiltrent, des épanchements séreux se font dans diverses cavités, et le pellagreux, arrivé au dernier degré de marasme, succombe après plusieurs années de souffrances.

(1) Depuis cinq ans plusieurs cas de pellagre ont été observés à l'hôpital Saint-Louis, dans les salles de MM. Gibert et Devergie. *Quatre* pellagreux sont entrés à la Charité dans le seul service de M. Rayer, pendant l'année 1846. Ces faits prouvent que la pellagre ne règne pas exclusivement dans les lieux qu'on lui a assignés jusqu'ici, et nous pensons qu'il arrivera pour cette affection ce qui est déjà arrivé pour d'autres maladies. A mesure qu'elle sera mieux étudiée, on finira par la découvrir dans des pays où son existence n'est pas encore soupçonnée. J'ai vu à l'hospice de l'Antiquaille de Lyon et dans l'asile de Bourges, plusieurs aliénés offrant l'érythème pellagreux avec desquamation.

Des méningites rapidement mortelles, la manie, la mélancolie suicide et la démence sont aussi signalées par tous les auteurs au nombre des symptômes de la pellagre. Cette variété dans les formes que peut revêtir la maladie explique les dénominations si nombreuses par lesquelles elle a d'abord été désignée.

Parmi ces dénominations, il en est une qui indique un ordre de symptômes très fréquent au dernier degré de l'affection, c'est celle de *paralysie scorbutique* donnée à la pellagre par Louis Aldalli.

Pour l'auteur que je viens de citer, ce n'est ni l'érythème cutané, ni la gastro-entérite, ni le délire, qui caractérisent la pellagre, c'est la *paralysie* et le scorbut.

Si on cherche à résumer en peu de mots les caractères de cette paralysie des pellagreux, on trouve qu'elle atteint en même temps tous les membres, que sa marche est lente et progressive, enfin qu'elle s'accompagne de désordres de l'intelligence qui se terminent par la démence (1).

En présence de cette double abolition de l'intelligence et des mouvements, il est impossible de ne pas se rappeler

(1) Aucun auteur n'a décrit cette paralysie avec détail, et c'est surtout en lisant les observations particulières déjà publiées qu'on peut reconnaître ses caractères. M. Hameau a nettement indiqué la démence progressive qui accompagne la lésion des mouvements. « Je dois, dit-il, noter un symptôme qui a toujours lieu dans le dernier degré de la maladie. Il consiste en un défaut d'équilibre dans les muscles locomoteurs, de telle sorte que pendant que le malade a réellement assez de force pour pouvoir marcher d'aplomb, il éprouve tout à coup en marchant des tremblements des membres, et il tombe. » Plus loin il ajoute : « J'ai remarqué que dès le commencement de cette dernière période quelques malades étaient atteints d'une sorte d'idiotisme. » (*Documents sur la pellagre des Landes*, par L. Marchant, Paris, 1847, p. 12.)

M. Calès a noté chez les pellagreux du département de la Haute-Garonne les rapports de l'aliénation mentale et de la paralysie, mais il paraît aussi avoir vu cette paralysie sans délire. « Dans divers cas les progrès du mal amènent, dit-il, une exaltation des idées, et une manie aiguë se dessine bientôt, ou bien on voit survenir une *paralysie générale*, ou une paraplégie après l'arrivée de l'aliénation mentale, et souvent sans qu'elle ait précédé.

M. Calès est, à notre connaissance, le seul auteur qui ait écrit ce mot de *paralysie générale* dans l'histoire de la pellagre.

Ne doit-on pas s'étonner que cette *paralysie générale*, précédée de *manie* n'ait pas plus

qu'il y a dans nos asiles d'aliénés une maladie malheureusement très fréquente, et dont le principal caractère est aussi l'abolition de l'intelligence et des mouvements.

Frappé de ce rapport, j'ai essayé, dans la séance du 3 août dernier, de démontrer l'extrême analogie qui me paraissait exister entre la paralysie des pellagreux et celle des aliénés (1). Je me bornais d'ailleurs à parler d'analogie. Il manque en effet, dans les descriptions sur lesquelles je m'appuyais, plusieurs

tôt fixé l'attention, et qu'on n'ait pas cherché à déterminer si on devait la rapporter à ce type désormais bien connu de la paralysie générale des aliénés.

Cependant, des médecins très compétents en fait de maladies mentales avaient étudié la pellagre en Lombardie, et n'avaient rien vu d'analogue à cette paralysie des aliénés. Parmi ces médecins nous citerons plus particulièrement MM. Guislain, médecin en chef des aliénés de Gand, Ferrus, Brierre de Boismont, Roussel et Morel. Nous-même, dans un premier voyage fait en Lombardie en 1835, nous n'avions rien observé de semblable; mais à cette époque notre attention n'avait pas été éveillée sur ce point, et nous n'avions pas cherché avec soin chez les pellagreux cette paralysie générale précédée de manie, dont parle M. Calès.

Au reste, les auteurs qui ont essayé de se rendre compte des phénomènes de paralysie chez les pellagreux ont été fort embarrassés pour les rattacher à une affection déterminée. M. Willemin, après avoir passé en revue les maladies de la moelle épinière, démontre très bien que la paralysie des pellagreux ne peut être rapportée positivement à aucune d'entre elles. « Il y a, dit-il, dans cette singulière affection un mélange, un développement particulier, une marche spéciale. De quelle altération de l'axe cérébro-spinal ces phénomènes sont-ils la manifestation extérieure? C'est là encore un mystère. » (*Archives de médecine*, mai 1847.)

Ce mystère, comme nous le démontrerons plus tard, existe toujours quant à la titubation convulsive ; mais il est désormais des cas nombreux où les phénomènes de paralysie peuvent être rattachés à une affection cérébrale bien connue dans nos hôpitaux, à la paralysie générale des aliénés.

Nous devons, d'ailleurs, ajouter que nous avons vu pendant notre voyage deux savants praticiens italiens, MM. Bonacossa de Turin et Girelli de Brescia, qui avaient reconnu cette maladie chez les pellagreux.

(1) C'est à l'occasion de la mission donnée à M. Théoph. Roussel que j'ai signalé cette analogie de la paralysie des aliénés et de celle des pellagreux. J'aurais désiré qu'on appelât l'attention de M. Roussel sur ce fait. L'honorable M. Ferrus vit à cela quelque inconvénient. « Les symptômes nerveux chez les pellagreux peuvent bien, dit-il, présenter quelque analogie avec la paralysie générale, mais ils en diffèrent encore plus. Indiquer d'avance un rapprochement à M. Roussel, ce serait le gêner, ce serait lui ôter une partie de cette liberté d'esprit dont tout observateur a besoin pour rendre exactement ce qu'il a sous

symptômes importants et dont l'absence ne devait pas permettre de regarder les deux maladies comme identiques. Ces symptômes sont surtout l'embarras de la parole et le délire ambitieux.

Le bégaiement est un des signes les plus constants de la paralysie des aliénés. C'est surtout l'un des plus utiles pour le diagnostic de l'affection encore à son début (1).

Quant au délire ambitieux, son absence établirait aussi entre les deux maladies une assez grande différence.

Ce rapport de la monomanie des grandeurs et de la paralysie générale, quelque inexplicable qu'il soit pour les psychologistes, est, en effet, un des points les mieux démontrés de la pathologie.

Il importe d'ailleurs, pour les observations qui suivront, de rappeler ici que ce délire peut exister à des degrés très différents. A côté de ces paralytiques dont parle M. Calmeil, et qui prétendent posséder des provinces, des empires et des mondes, il en est dont l'ambition est beaucoup plus restreinte. Chez quelques malades même, on n'observe pas autre chose qu'un sentiment général de satisfaction, de confiance dans leurs forces et dans la durée de leur vie. Ces variétés, dont il faut tenir compte, ne changent cependant rien au fait principal; fait si remarquable et si fréquent, qu'il avait déjà été signalé par Haslam à une époque où la paralysie générale était encore in-

les yeux, mieux vaut cent fois l'abandonner à ses propres impressions. » (*Bulletin de l'Académie*, tom. XII, pag. 937.)

Nous reconnaissons avec M. Ferrus qu'il y a chez les pellagreux beaucoup de symptômes nerveux très différents de la paralysie générale; mais cela ne saurait, à notre avis, prouver que cette maladie ne se rencontre pas assez souvent comme terminaison de la pellagre.

(1) Fanzago a observé une fois l'embarras de la parole chez un pellagreux; mais au lieu de le regarder comme le symptôme d'une affection cérébrale, il l'attribue à la tuméfaction et à l'endurcissement de la langue. Parmi les neuf observations publiées par M. Roussilhe, dans le *Journal de médecine de Bordeaux*, il en est une où l'embarras de la prononciation se trouve noté. « Le malade, dit M. Roussilhe, avait du vague dans les idées avec un *bégaiement* inaccoutumé. »

connue en France. « Ces aliénés, dit le médecin anglais, alors » même qu'ils ne peuvent se soutenir, se sentent pleins de vi- » gueur et capables des plus grands efforts. » Puis il ajoute : « Quelque pitié qu'un tel état puisse inspirer, c'est pourtant » un bonheur pour ces malheureux que leur confiance et » leurs prétentions s'exagèrent en raison de leur dégradation » réelle. »

Le spectacle de ces malades presque complétement privés de mouvement, bégayant à grand'peine quelques paroles inintelligibles, souvent couverts d'escarres et conservant encore, au milieu de ce misérable état, les illusions les plus brillantes; ce spectacle offre, en effet, un contraste trop tranché pour n'avoir pas vivement frappé l'attention des premiers observateurs.

Mais si les symptômes de la paralysie pellagreuse sont loin d'être complétement les mêmes que ceux de la paralysie des aliénés, l'opinion des auteurs sur le siége de ces deux maladies tend à les séparer plus complétement encore.

La paralysie des pellagreux, comme toutes les lésions des mouvements observées chez ces malades, a été rapportée à une altération de la moelle épinière (1).

La paralysie générale de nos asiles est au contraire regardée comme une affection purement cérébrale. A part quelques cas

(1) Cette opinion est celle qu'on trouve encore dans l'ouvrage de M. Roussel. « On se souvient, dit-il, que les symptômes nerveux se partagent en deux sections : d'une part les altérations de l'intelligence et des sens spéciaux, lesquelles semblent tenir à une lésion des centres nerveux intra-crâniens ; de l'autre, les altérations de la sensibilité et du mouvement qui se rapportent plus particulièrement à la moelle épinière. En d'autres termes, il y a des symptômes *cérébraux* et des symptômes *spinaux*. ».

Ce sont les douleurs spinales dont se plaignent certains pellagreux bien plus que les altérations anatomiques trouvées après la mort qui ont conduit à cette opinion. Or, ces douleurs, nous le croyons, n'ont pas toute l'importance qu'on leur a accordée. Quelques auteurs les ont regardées comme très rares. Nous citerons en particulier M. Brierre de Boismont (pag. 48), et surtout M. Girelli. Ce dernier médecin n'a vu ces douleurs spinales que dans un petit nombre de cas. « Ce n'est guère, dit-il, que chez les demi-paralytiques, et seulement chez quelques uns d'entre eux que j'ai observé de l'engourdissement et de la rigidité dans la colonne vertébrale. (*Memorie mediche*, Brescia, 1833, pag. 122.)

exceptionnels, on a toujours trouvé la moelle épinière parfaitement saine.

Telles sont, messieurs, les principales différences qui sembleraient exister entre la paralysie des pellagreux et celle des aliénés.

Ces différences sont-elles réelles? Les deux affections doivent-elles, en effet, être séparées?

Ou bien, au contraire, cette paralysie des pellagreux, encore incomplétement étudiée, n'est-elle, au moins dans la plupart des cas, que la maladie si bien décrite par MM. Bayle (1) et Calmeil (2)?

Ces questions m'ont paru mériter d'être examinées avec soin, autant pour l'histoire de la pellagre que pour celle de la paralysie générale. Leur solution exigeait des recherches nouvelles, et ce sont ces recherches faites dans divers hôpitaux de la Lombardie que je vais avoir l'honneur de faire connaître à l'Académie.

Je craindrais, messieurs, d'abuser de vos moments en rapportant ici les douze observations qui forment la base de ce travail. Je me bornerai donc à citer les premières.

Un paysan pellagreux, nommé Garaviglia, âgé de 46 ans, était entré au grand hôpital de Milan pour y prendre les bains, le 21 juin dernier. Il donna bientôt des signes de folie et fut admis dans la salle des délirants. Trois mois plus tard, on le transportait aux chroniques. Ce passage aux chroniques ne peut avoir lieu qu'après une consultation de trois médecins de l'hôpital. Ainsi l'exige le règlement. Dans cette consultation, on se borne, en général, à constater en quelques mots l'état du malade. Celle qui eut lieu pour Garaviglia est fort courte. Elle porte que cet homme est aliéné et qu'il est peu à peu tombé dans le marasme par suite d'une *pellagre déjà ancienne*.

Le diagnostic est indiqué, sur la pancarte, par ces mots : « *Marasme pellagreux. Tabes pellagrosa.* »

(1) *Traité de la méningite chronique.*
(2) *De la paralysie considérée chez les aliénés.*

Garaviglia, lorsque je l'examinai, offrait tous les symptômes de la paralysie générale au dernier degré.

La physionomie indiquait la stupidité, la mémoire était presque abolie. Il y avait un embarras extrême de la parole, des tremblements et une faiblesse très grande dans les membres supérieurs; les jambes étaient rétractées et la station impassible; enfin, il existait une large escarre au sacrum.

Cet homme ne paraissait plus avoir d'idées de grandeurs; mais, à son arrivée à l'hôpital, il s'était fait remarquer par ses promesses magnifiques aux infirmiers, par la complaisance avec laquelle il parlait de ses troupeaux de bœufs, du nombre de ses chevaux, etc.

Il y avait en outre, chez ce malade, deux autres symptômes qui me paraissent mériter une mention spéciale.

Le premier était un grincement de dents, très fréquent chez les paralytiques de nos asiles, et que Strambio a indiqué chez les pellagreux comme le signe d'une mort prochaine. Il se décèle par un bruit souvent assez fort produit par le frottement des grosses molaires les unes sur les autres.

Le second symptôme dont je veux parler est un mouvement comme automatique des lèvres et des mâchoires, et qui a été comparé par l'auteur que je viens de citer à un mouvement de dégustation. *Quidam oris motus quasi hominis quid sapidum gustantis.*

Ce dernier symptôme n'a pas été observé chez les paralytiques de nos asiles, mais j'ai pu m'assurer, depuis mon retour, qu'il n'est pas propre à la paralysie pellagreuse. Mon collègue M. Trélat l'a déjà trouvé chez une paralytique de son service, et je vois moi-même chaque jour une autre malade qui le présente presque continuellement.

La seconde observation est celle d'une paysanne pellagreuse, âgée de quarante-cinq ans, envoyée de Monza à l'hospice de la Senavra de Milan.

Elle offrait les symptômes d'une paralysie générale au deuxième

degré, caractérisée par l'embarras de la parole, une démarche vacillante et des idées d'ambition. Je cite ce fait parce que la nature du délire est nettement indiquée dans le certificat du médecin cantonal de Monza, le docteur Mezzoti. Il résulte de ce certificat que la malade avait, depuis trois ans, à chaque printemps, outre l'érythème pellagreux, une monomanie de prodigalité. Elle prétendait posséder une grande fortune, ne songeait qu'à vivre dans l'abondance et commandait dans les hôtels de magnifiques repas.

Le troisième fait est un de ceux que j'ai recueillis à l'hospice de Brescia. Il est remarquable par l'étendue du délire ambitieux. Le malade, nommé Martinelli, était un pêcheur d'Iseo. La pellagre datait chez lui de plusieurs années. Quand je le vis, il bégayait et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, mais il conservait encore les signes d'une excitation cérébrale très vive. On l'entendait répéter sans cesse qu'il était l'empereur Napoléon; il ne parlait que de ses immenses trésors. Ce pauvre malade semblait surtout beaucoup tenir à son prétendu titre de propriétaire du lac d'Iseo. Il voulait que ce lac changeât de nom et qu'on l'appelât désormais le lac *Martinelli*.

Dans l'un des cas de paralysie générale que j'ai observés, la pellagre avait été précédée de ce qu'on nomme dans les campagnes de la Lombardie *le mal del padrone*, espèce d'hypochondrie très fréquente chez les paysans.

Cette apparition de l'érythème cutané chez des hypochondriaques se rencontre si souvent, qu'un auteur a été jusqu'à prétendre que le mal del padrone et la pellagre n'étaient qu'une seule et même maladie. Strambio n'a pas eu de peine à réfuter cette opinion, mais sans pouvoir cependant nier les rapports étroits qui unissent ces deux affections.

Ce point me paraît être d'une extrême importance pour l'étiologie de la pellagre. J'ajouterai, en effet, que ce n'est pas seulement l'hypochondrie, mais bien toutes les névroses, qui constituent une véritable prédisposition à cette maladie.

Il n'est même pas très rare de voir l'érythème des mains se développer dans les asiles d'aliénés, chez des malades qui n'avaient jamais offert de signes de pellagre avant leur entrée (1).

Les excès de boissons et le *délirium tremens* prédisposent aussi à l'érythème pellagreux. Ce fait a été mis hors de doute par les recherches du docteur Nobili et par celles plus récentes de la Commission du Piémont (2).

Mais c'est surtout au point de vue de l'hérédité que ces rapports de la pellagre et de la folie deviennent plus faciles à constater.

Beaucoup de pellagreux naissent de parents aliénés, beaucoup d'aliénés de parents pellagreux (3).

Le développement de l'une ou l'autre maladie dépend ensuite de la nature des causes occasionnelles.

Je ne citerai ici que le fait suivant qui se rattache à l'histoire de la paralysie générale.

Un paysan pellagreux des environs de Bergame avait trois enfants, deux fils et une fille. Le fils aîné et la fille sont atteints de pellagre; le second fils quitte les travaux de la campagne et de-

(1) Parmi les faits de ce genre je puis citer celui d'un ouvrier piémontais qui fut pris d'aliénation mentale à Paris et renfermé à Bicêtre. Plus tard on le conduisit à l'hôpital de Turin, où il fut atteint de pellagre. (*Note des docteurs Porporati et Fiorito.*)

(2) J'aurais pu parler aussi de faits analogues que j'ai vus au grand hôpital, à Milan, et entre autres de celui d'un ouvrier imprimeur couché au n° 33 de la salle Saint-Lazare.

(3) Je sais que ces propositions pourront soulever plus d'une objection. Je me bornerai pour le moment à citer textuellement un passage de l'ouvrage de Cerri : Après avoir rappelé l'opinion de Videmar, qui tend à faire considérer l'hypochondrie et la pellagre comme une seule et même maladie, Cerri ajoute : « Je ne ferai qu'une remarque qui peut jusqu'à un certain point expliquer l'erreur de Videmar. C'est que l'hypochondrie et la pellagre se combinent souvent entre elles de mille manières, ou même se transforment l'une dans l'autre. Ainsi, les enfants nés de parents atteints de pellagre évitent cette maladie s'ils sont soustraits aux causes qui la produisent ordinairement; mais ils tombent le plus souvent dans l'hypochondrie. D'une autre part, les hypochondriaques, au dire même de Strambio, deviennent facilement pellagreux. Il arrive, dans un grand nombre de cas, que l'hypochondrie est suivie de pellagre, et la pellagre d'hypochondrie. » (Pag. 217.)

Comme on le voit, Cerri admet que les enfants des pellagreux deviennent hypochondriaques; or, qui ne connaît les rapports d'hérédité entre l'hypochondrie et la folie: l'hypochondrie, elle-même, dans beaucoup de cas, n'est-elle pas une folie véritable?

vient domestique en ville. Il évite ainsi l'érythème pellagreux, mais bientôt il est pris de délire ambitieux avec paralysie.

Il y a d'ailleurs, quant aux rapports de l'hérédité de la pellagre et de la folie, un fait qu'on me pardonnera de citer ici.

Dans la séance du 2 avril 1844, j'ai eu l'honneur de lire à l'Académie un mémoire sur l'hérédité de la folie (1). J'avais pour but de prouver que cette maladie se transmet plus souvent par la mère que par le père, plus souvent de la mère aux filles et du père aux garçons.

Or, au commencement de ce même mois d'avril 1844, M. Calderini, qui ne pouvait encore avoir connaissance de mon travail, publiait, sur l'hérédité de la pellagre, des recherches statistiques qui l'avaient exactement conduit aux mêmes conclusions.

C'est au moins une coïncidence qui m'a semblé mériter d'être signalée.

J'ajouterai que l'hérédité est la cause principale de la propagation de la pellagre. Ce fait seul, mieux étudié et mieux compris, eût dû suffire, à mon avis, pour renverser cette hypothèse, d'ailleurs si habilement soutenue, de l'action exclusive du maïs. Comment comprendre qu'il n'y ait qu'un seul agent toxique qui puisse développer le germe héréditaire? comment admettre surtout que, par une exception singulière, les symptômes de l'empoisonnement produit par le maïs altéré se transmettraient par hérédité?

Les hôpitaux de Venise contiennent beaucoup de pellagreux, et je devais y rencontrer un certain nombre de paralytiques. L'un d'entre eux, au début de sa maladie, avait été en proie à des idées de suicide. Ce symptôme très fréquent, comme on sait, dans la pellagre a été diversement expliqué, et je vais essayer de démontrer que peut-être on a méconnu l'une des causes principales.

On a dit que les pellagreux se tuaient pour mettre un terme aux douleurs qu'ils éprouvaient; on a dit aussi que le désespoir

(1) Voyez *Bulletin de l'Académie*, t. IX, p. 705; t. XII, p. 760 et suiv.

de ces malheureux prenait sa source dans la conviction de l'incurabilité de leur maladie.

Ces explications pourraient être admises si le suicide s'observait souvent chez des pellagreux non aliénés, mais il n'en est pas ainsi. Les malades dont la raison est saine ne cherchent pas ou ne cherchent que très rarement à se détruire.

Un jeune médecin attaché au service des pellagreux de l'hospice de Brescia, déclare même, dans un excellent travail sur la pellagre, qu'il n'a jamais vu la tendance au suicide, et surtout, ajoute-t-il, la tant fameuse hydromanie de Strambio.

M. Calderini, qui a noté avec un soin minutieux les symptômes que présentaient plus de mille pellagreux non aliénés, ne parle pas non plus d'idées ni de tentatives de suicide.

Ce symptôme appartient donc presque exclusivement à la folie pellagreuse, et son extrême fréquence me paraît dès lors pouvoir être expliquée de la manière suivante :

Les idées de suicide ne s'observent nulle part aussi souvent que dans le genre de folie décrit par Esquirol sous le nom de *démence aiguë* (1), et par Georget sous celui de *stupidité*. Elles existent au moins chez un tiers des malades (2).

Il résulte de ce fait que, pour se rendre compte de la proportion des suicides sur un nombre déterminé d'aliénés, il faut avant tout s'enquérir du plus ou moins de fréquence de la démence aiguë.

Or, la folie pellagreuse offre sous ce rapport une exception curieuse.

(1) *Des maladies mentales*, Paris, 1838, t. II, p. 259.

(2) J'ai réuni dans mon travail sur la stupidité (*Annales médico-psychologiques*, t. I), les observations de Georget et de M. Étoc, à celles que j'ai moi-même recueillies. J'ai ainsi obtenu *dix-huit* faits dans lesquels les idées de suicide sont notées six fois. Dans les leçons de M. Ferrus, publiées dans la *Gazette des hôpitaux*, on ne trouve qu'une seule observation de stupidité, et le malade avait fait une tentative de suicide.

M. Pelt, médecin des femmes aliénées à Venise, en décrivant la classification qu'il a adoptée, joint une observation pour chaque genre de folie. La malade, dont l'histoire est rapportée comme un type de démence aiguë, avait aussi fait des tentatives de suicide.

Dans nos asiles, on ne trouve guère que 3 cas de démence aiguë sur 100 malades.

Dans la folie pellagreuse, au contraire, et d'après les recherches de M. Pelt, médecin des aliénées de Venise, la proportion est de 30 sur 100 (1).

La démence aiguë est donc dix fois plus fréquente chez les aliénés pellagreux que chez ceux de nos asiles.

N'est-il pas évident, messieurs, qu'il y a ici une des causes principales de ces cas si nombreux de suicide signalés dans la pellagre.

D'autres faits viennent d'ailleurs à l'appui de cette explication.

Les pellagreux, dit Strambio, se tuent sans donner aucun signe de fureur et sans menacer personne. Or, c'est précisément ainsi que le suicide a lieu dans la démence aiguë. Ces malades inertes, immobiles, silencieux, et en apparence stupides, cher-

(1) Il est entré à Bicêtre, en 1839, dans le service de M. Ferrus, 443 aliénés, sans compter les idiots et les épileptiques : sur ces 443 aliénés, MM. Aubanel et Thore n'ont noté que 10 cas de stupidité. Ce n'est guère, comme on voit, plus de 2 cas sur 100, mais si on retranche encore 120 paralytiques, on a la proportion de 3 sur 100 environ.

En faisant la même recherche pour l'hospice de Nanci, on trouve 9 cas de stupidité sur 107 malades, 1 pour 12, ce qui donnerait une proportion beaucoup plus forte de 8 sur 100. (Archambault, *Rapport sur le service médical de l'asile d'aliénés de Maréville*, 1842.)

Il est entré en trois ans (1844, 1845 et 1846), à l'hospice de Venise, 243 femmes aliénées et pellagreuses. Or, d'après M. Pelt, 80, c'est-à-dire plus de 30 sur 100, étaient atteintes de stupidité.

M. Fasseta est arrivé à peu près aux mêmes résultats : il a trouvé 94 cas de démence aiguë sur 265 aliénées pellagreuses.

En résumé, si on réunit les statistiques de MM. Aubanel et Thore et de M. Archambault, d'une part; celle de MM. Pelt et Fasseta de l'autre, on trouve :

A Bicêtre et à Mareville, sur 550 aliénés, 19 cas de stupidité.

A Venise, sur 508 aliénées pellagreuses, 175 cas de stupidité.

C'est-à-dire, dans nos asiles, 1 cas sur 29.

A Venise, chez les aliénées pellagreuses, 1 cas sur 2,9.

La démence aiguë paraît donc dix fois plus fréquente chez les aliénés pellagreux que chez ceux de nos asiles.

chent à se tuer sans donner le moindre signe d'exaltation; on dirait un acte purement automatique.

Il me semble donc que la proportion si forte du suicide chez les aliénés pellagreux peut, en grande partie au moins, être expliquée par le nombre tout-à-fait exceptionnel des cas de démence aiguë.

Ce dernier fait lui-même est d'ailleurs assez facile à comprendre.

La stupidité s'observe le plus souvent chez des sujets d'une constitution affaiblie; on la voit à la suite des pertes de sang, de l'abstinence. Sydenham l'a signalée à la fin des fièvres intermittentes de longue durée. On conçoit donc que les pellagreux, arrivés au second ou au troisième degré de la maladie, soient souvent atteints de ce genre de folie.

Je reviens à la paralysie pellagreuse.

Outre les observations que j'ai recueillies, j'ai dû consulter aussi les registres des hôpitaux, et ceux de la Senavra de Milan m'ont surtout fourni quelques faits intéressants. Parmi ces faits, il en est un où l'embarras de la prononciation chez les paralytiques est décrit d'une manière aussi pittoresque que vraie.

Les paroles du malade, dit l'auteur de l'observation, étaient tronquées et comme *solfiées* (*accenti troncati con solfeggio.*)

Rien n'est plus exact. La prononciation des paralytiques arrivés à un certain degré est, en effet, une sorte de *solfége.*

Aussi, quand M. Calmeil a voulu peindre cette prononciation, n'a-t-il pas trouvé de meilleur moyen que de séparer chaque syllabe par un trait linéaire, absolument comme on sépare les notes de musique.

Ce fait est d'ailleurs suivi de remarques curieuses sur ce que l'auteur appelle l'encéphalite pellagreuse. Cette maladie est, dit-il, plus fréquente qu'on ne pense. Elle commence par une inflammation des méninges qui s'étend peu à peu au cerveau. A l'autopsie, on trouve les membranes épaissies, injectées, in-

filtrées de lymphe plastique, la substance corticale très rouge et le cerveau lui-même plus ou moins ramolli dans sa totalité.

Tout cela se rapporte très exactement à la paralysie des aliénés, et ce sont, dans les deux cas, les mêmes altérations anatomiques.

La paralysie pellagreuse au second degré peut facilement être confondue avec un autre état très différent.

On sait que les pellagreux ont souvent une démarche vacillante, une sorte de titubation très poétiquement décrite par Strambio.

Or, parmi ces malades il en est qui guérissent assez facilement, d'autres, au contraire, qui sont tout à fait incurables. Les premiers ont une titubation qu'on pourrait appeler *convulsive;* les seconds, une simple faiblesse des membres inférieurs accompagnée quelquefois de tremblements.

La titubation convulsive m'a paru être à la paralysie ce que la folie aiguë est à la démence.

J'ajouterai que les symptômes généraux permettent le plus souvent d'établir ici une distinction dont on comprend facilement toute l'importance pour le pronostic (1).

(1) Cette distinction entre la titubation convulsive et la titubation paralytique n'a pas été indiquée, et surtout on n'a pas signalé son importance au point de vue du pronostic. Il y a cependant dans l'ouvrage de M. Roussel un passage très remarquable sous ce rapport. Après avoir indiqué la titubation des pellagreux, qu'il assimile au tremblement choréique, il ajoute :

« Cette chorée n'est pas bornée aux membres inférieurs; souvent, au contraire, ces mouvements incessants, ces vacillations dont parle Casal, s'observent dans les autres parties du corps, et surtout à la tête.

» Dans certains cas, les phénomènes choréiques sont moins prononcés, et l'affaiblissement des membres se rapproche davantage de la paraplégie. Les pellagreux traînent la jambe; ils sont en réalité sur le point de tomber à chaque pas; ils perdent leur chaussure sans s'en apercevoir, et ne sentent pas le sol sous leurs pieds. C'est sans doute en considération de ces derniers phénomènes, qu'Aldalli avait donné à la pellagre le nom de paralysie scorbutique. »

Si M. Roussel eût connu l'existence assez fréquente de la paralysie générale des aliénés chez les pellagreux, il eût pu ajouter qu'il y avait dans les deux cas une différence capitale quant au pronostic. Les malades qui ont ces tremblements choréiques guérissent

Il me resterait, messieurs, à indiquer le résultat des autopsies que j'ai faites en Lombardie, à examiner si la paralysie pellagreuse est une affection cérébro-spinale ou purement cérébrale, enfin à étudier aussi, sous le rapport des altérations anatomiques, la titubation convulsive non paralytique; mais l'examen de ces questions m'entraînerait trop loin, et je me trouve forcé de le renvoyer au travail plus étendu dans lequel j'ai essayé de résumer l'ensemble des recherches que j'ai pu faire sur la pellagre. Ce travail ne fera d'ailleurs que confirmer ce que l'observation des symptômes nous a déjà appris, c'est-à-dire l'identité de la paralysie pellagreuse et de celle des aliénés (1).

Avant de terminer, je crois devoir faire remarquer que les recherches sur la paralysie pellagreuse confirment complétement le rapport déjà établi entre la monomanie des grandeurs et la paralysie générale. J'ai d'ailleurs retrouvé en Lombardie cette monomanie spéciale chez beaucoup de paralytiques non pellagreux, et je puis assurer que ces malades sont loin d'être aussi rares qu'on l'a dit, dans les hôpitaux de Milan.

L'un de ceux que j'ai observés prétendait être le prophète Élie. A l'en croire, il n'était venu à l'hôpital que pour se soustraire aux hommages dont la foule le poursuivait partout au dehors.

souvent très facilement; ceux qui traînent la jambe sont de véritables paralytiques, et sont tout à fait incurables. Chez ces derniers, il y a souvent en outre un délire ambitieux, ou tout au moins un affaiblissement très marqué de l'intelligence; les premiers, au contraire, s'ils deviennent aliénés, sont atteints de manie, de mélancolie ou de démence aiguë. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance du diagnostic pour des états qui se rapprochent en apparence, mais qui diffèrent beaucoup en réalité.

(1) J'ai fait, pendant mon voyage, six autopsies. Cinq cas appartenaient à la pellagre, et le sixième à la paralysie générale non pellagreuse. Ces autopsies, qui seront publiées avec détail, peuvent bien avoir quelque intérêt pour l'histoire générale de la pellagre; mais elles en ont beaucoup moins pour la question spéciale de l'identité de la paralysie des pellagreux et de celle des aliénés. C'est donc surtout à l'aide des faits très nombreux rapportés par les auteurs que j'aurai à examiner la paralysie pellagreuse au point de vue des altérations anatomiques. Je puis ajouter, dès ce moment, que la solution ne saurait être douteuse. Il sera d'ailleurs nécessaire avant tout de bien distinguer les différentes formes que la paralysie générale offre dans nos asiles, et de bien classer les divers groupes de lésions qu'elle laisse après la mort.

Un pauvre artiste, nommé Ambroise, ne voulait rien moins que régénérer le monde. Son rêve ambitieux, décrit avec détail dans le registre d'observations de l'hospice de la Senavra, n'est qu'une peinture exagérée de l'âge d'or. Encore un mois, et les maladies devaient disparaître et la mort cesserait de frapper; les hommes auraient éternellement trente-cinq ans et les femmes vingt-cinq; la vie ne serait plus qu'une longue fête, etc.

Comme on le voit, les prétentions des paralytiques de la Lombardie ne le cèdent en rien à celles des malades de nos asiles.

Ce singulier rapport de la monomanie ambitieuse et de la paralysie est partout le même.

En vain a-t-on voulu l'expliquer par les idées qui domineraient au milieu de notre société. Ce qui prouve le peu de valeur de cette explication, c'est que cette alliance de la paralysie et de l'ambition était déjà signalée dans le siècle dernier comme aujourd'hui, c'est qu'on la trouve chez ces paysans pellagreux si insouciants de leur avenir, aussi bien que chez les hommes attachés à la poursuite des honneurs et de la fortune.

Il faut donc, messieurs, se borner à constater ici ce fait qui restera comme l'un des plus curieux dans l'histoire des désordres de l'intelligence.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Jacob, 30.